

Oliette FELLOUS témoignage auprès des élèves du lycée Val de Durance, 20 janvier 2009

Contrairement à mon tempérament et à ma façon d'aborder la vie, aujourd'hui je vais faire un chemin à reculons pour raconter l'histoire d'une petite fille dont l'enfance a basculé du jour au lendemain. Une petite fille dont l'histoire est restée fixée dans ma mémoire et, lorsque j'évoque ces souvenirs, j'ai l'impression que ce n'est pas moi, la femme d'aujourd'hui qui parle, mais elle Oliette, avec ses mots, son vécu.

Pendant très longtemps j'ai voulu oublier tout cela. A mon fils, j'en ai très peu parlé. Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Puis, j'ai eu un petit fils et pour lui, pour ce qu'il représente, j'ai voulu faire ce livre.

Aujourd'hui, je m'efface devant Oliette qui va essayer de faire revivre ces événements qui de 1939 à 1944 l'ont envoyée sans crier gare dans un monde inconnu d'elle.

Pourquoi inconnu ? Tout simplement parce que petite fille heureuse dans une famille unie, les grandes personnes évitaient devant elle certaines conversations susceptibles d'inquiéter une enfant, sans doute pour la protéger encore un peu. Et puis la guerre, et puis les rumeurs, et puis l'occupation, et puis on lui demande de ne plus parler Yiddish en dehors de la maison, langue qu'elle a d'ailleurs complètement oubliée et c'est dommage. Et puis de Paris où nous habitions le départ vers Marseille avec mon grand père ma mère, ma tante Olga et mon oncle François.

Je ne suis pas là pour faire un cours d'histoire, je rappelle simplement pour expliquer notre départ que, par la convention ou accord d'armistice, Hitler avait imposée une frontière qui séparait le territoire en 3 zones, l'Alsace qui redevint allemande, puis la zone Nord et la zone sud. La zone sud dépendait du moins théoriquement de l'autorité du maréchal Pétain.

Le 11 novembre 1942, les allemands ne respectant pas leur parole, franchirent cette ligne de démarcation et annexèrent la zone libre .

Pour Oliette, la petite fille insouciante, c'est là que tout commence vraiment : Elle savait qu'elle était juive mais cela ne voulait pas dire grand chose pour elle. C'était une religion comme une autre. On lui avait appris le respect des autres religions. Aujourd'hui les questions commencent à affluer. Pourquoi le cacher ? Pourquoi certaines amies d'école ne venaient plus chez elle ? Pourquoi les autorités faisaient-elles imprimer le mot juif sur les cartes d'identité ? Pourquoi ce port d'Etoile jaune dans la zone occupée ? Pourquoi ces interdictions ?

Ses parents peu à peu lui expliquaient, lui racontaient les pogromes de Russie d'où avaient fui le grand-père, la grand-mère et leurs enfants ; ils avaient traversé toute l'Europe pour atteindre la France pays de la liberté et des droits de l'homme.. Et voilà que tout menaçait de recommencer.

Pour Oliette, les sentiments passaient de la révolte au questionnement, du questionnement à la révolte. Elle voulait à présent tout savoir, cherchant à comprendre l'incompréhensible.

La vie continuait tant bien que mal. Tante Olga et l'oncle François habitaient 367 avenue du Prado, appartement qu'ils quittèrent plus tard pour une petite maison du côté de Mazargues, mais ils étaient trop confiants et les voisins savaient où ils se cachaient. Tante Suzanne et l'oncle René avaient un magasin de fourrure, magasin mis sous l'autorité d'un

administrateur de biens, un français s'occupant des biens juifs. Suzanne et René vivaient au troisième étage de l'immeuble, Oliette, grand père et Maman vivaient au quatrième où était l'atelier.

Et puis un soir !!!

Nous sommes le 22 janvier 1943. Des policiers sont venus ce soir, ils ont arrêté Tante Suzanne et oncle René dans leur appartement du troisième étage. Ils ne sont pas montés jusqu'au quatrième. Le quartier est encerclé par des policiers français et allemands. On entend des cris et des moteurs de voiture. Pour la première fois j'ai peur.

23 janvier : tante Suzanne est revenue. En gare d'Arenc où on les a transportés, quelqu'un a réussi à la faire sortir, l'a aidée à fuir. Elle parle de séparation, de wagons à bestiaux, de chiens policiers d'allemands en arme, elle refuse d'en dire plus.

En ville, seuls les pas des militaires et les moteurs de voiture se font entendre. A présent, il règne un silence de mort.

Je ne puis préciser les dates, il y a ici des historiens qui le feront mieux que moi. Je ne puis parler que de souffrances, de déportations, de séparations, de destruction des vieux quartiers.

Peu de temps après tante Suzanne, grand père, maman et moi quittons Marseille pour une petite ville du Vaucluse (= Pertuis) où, ils pensent que nous serons plus en sécurité. Olga et François restent à Marseille. Nous communiquons le plus possible. On m'inscrit au collège. Tante Suzanne attend tous les jours des nouvelles de son mari. Nous ne savons pas encore tout. Un jour, plusieurs mois plus tard, un papier officiel nous apprendra sa mort chez les fous. En fait lorsque le wagon plombé est arrivé à Compiègne, il était devenu fou. Les Allemands s'en sont amusés un temps, puis l'ont supprimé. Alors pourquoi ce papier ? je ne le saurai jamais. Je me souviens que comme tant d'autres, il disait : « Mais je suis français et j'ai fait la guerre, que peut il m'arriver ? »

Comme pour tous, tant bien que mal, la vie continue. J'essaie de m'adapter. Je ne suis pas toujours acceptée, alors il m'arrive de me battre pour me faire respecter. Je n'ai jamais été passive.

Un jour, maman et ma tante me recommandent si on les arrêtaient de prévenir Olga et François par un télégramme codé et puis d'autres choses que je ne comprends pas bien pour le moment.

5 janvier 1944

Il est environ 16 heures, je me dirige vers la maison, et je suis glacée d'effroi. Devant la porte stationne une traction avant noire, je frappe : c'est un allemand qui m'ouvre, un soldat pas un gradé.

« Papiers ! » Maman triche sur mon âge : « c'est ma fille elle est trop jeune elle n'en a pas. Elle n'a que les cartes de rationnement. »

Il me fait entrer, revolver au poing, il me fait monter dans les chambres, il cherche des papiers et me dit doucement « nous cherchons deux femmes, j'ai une fille comme vous, là-bas en Allemagne, ne cherchez pas à suivre votre mère. Ne venez pas. »

Ces mots, je crois que toute ma vie je les entendrai et ils feront que je ne pourrais jamais haïr en bloc tout le peuple allemand.

Maman se prépare, c'est alors que tante Suzanne qui était au grenier, descend, elle a tout entendu, elle a pensé que j'allais être embarquée.

« Si c'est moi que vous cherchez, messieurs, je suis là. Laissez cette enfant avec son grand père. »

Elles partent très calmes, dans leurs yeux, je lis leurs volontés, je sais ce que je dois faire. Les dernières paroles de tante Suzanne sont : « Cette fois, je sais que nous ne nous reverrons plus. »

Elles partent, je fais entrer grand père qui est effondré. Le temps n'est pas aux larmes. Il me faut aller à la poste envoyer le télégramme pour prévenir les autres. Demain sera un autre jour.

Malheureusement, le télégramme arrivera trop tard. Les allemands sont allés au quartier du Prado, un voisin a donné leur adresse à Mazargues.

N'obéissant pas aux injonctions de grand père, quelque jours plus tard, je vais à Marseille Je vais directement à la Kommandatur boulevard Perrier. Je veux savoir ; et je sais.

Je dis à la sentinelle qu'on m'attend dans le bureau. L'allemand est particulièrement surpris ; j'explique mon cas. Il discute avec l'autre en allemand, je comprends un peu. Il veut faire quelque chose pour cette gamine qui a du culot et pour qu'un jour une juive lui soit reconnaissante. Il téléphone devant moi, il me donne les renseignements : après une nuit passée à la prison des Baumettes et un court séjour pour interrogatoire 425 rue paradis, ils sont tous partis pour le camp de Drancy. J'obtiens même un permis pour leur envoyer un colis. Et en plus, je sais qui les a tous dénoncés. Dans la situation de Janvier 1944, cela tient du rêve et de l'irréel pourtant c'est ainsi.

Je repars le cœur battant. Je leur enverrai un colis qui arrivera avec des choses différentes dedans, il ne faut pas chercher à comprendre...A mon tour je ferai arrêter l'homme qui les a dénoncés. il mourra en mars de la même année 425 rue Paradis. Je ne regrette qu'une chose qu'il n'ait pas su d'où venait la vengeance car je le connaissais.

Ce que j'ai fait pour survivre, pour aider mon grand père n'a pas une grande importance. J'ai appris que ma maman s'occupait un peu de résistance, j'ai suivi sa voie. Dans une maison mitoyenne à la nôtre vivait une femme qui en faisait, elle faisait passer les gars dans mon grenier, je transmettais des messages, et j'ai servi sans bien m'en rendre compte.

On m'a souvent dit que cette attitude était courageuse. Je refuse cette notion de courage, car foncer et résister c'est aimer la vie, c'est aussi agir souvent avec une certaine inconscience. Attendre, oui, mais pas dans la passivité.

Et les jours, les semaines les mois se sont écoulés avec la peur, les insultes, la faim ; la rage de vivre malgré tout.

Au mois de mai, le 31 exactement, le facteur m'apporte une lettre de Drancy. C'est ma maman.

« Ma petite fille chérie, je ne pourrai t'envoyer que ces quelques lignes. Ne t'inquiète pas. Tout va aussi bien que possible. J'espère qu'il en est de même pour vous deux. Tante Suzanne, tante Olga et oncle François m'ont quittée pour le moment. Je suis toujours à

Drancy, on a besoin d'infirmières, il y a beaucoup de malades. Il y en a beaucoup qui partent. Je vous embrasse tendrement. »

Et le temps passe

Radio Londres précipite ses messages après les notes de la 5eme Symphonie de Beethoven, etc...etc je le répète d'autres parlerons d'histoire mieux que moi.

Et dans la nuit du 5 au 6 septembre 1944. Il est a peu près une heure j'entends frapper à la porte. Réveillée en sursaut, je me précipite à la fenêtre. Mon cœur bat à grands coups... cette silhouette dans le noir... Je descends au risque de tomber à chaque pas, mes mains ne parviennent pas à ouvrir la porte et heureuse, tellement heureuse, sanglotant et riant à la fois je me jette dans les bras de ma maman enfin retrouvée. Depuis la veille, je sentais que quelque chose allait se passer, c'est elle qui par la force de la pensée devait me dire qu'elle arrivait. Ne parlons pas de la joie de grand père, cela ne peut se décrire.

Voilà je n'ai pas eu l'intention en faisant ce livre de pondre une œuvre littéraire, je l'ai fait avec mon cœur et ma sensibilité.

Quant aux autres membres de ma famille nous avons appris quelques années plus tard que tante Olga et oncle François étaient dans le convoi 64 parti de Drancy le 3 février arrivés à Auschwitz le 6 février 44 : gazés deux jours plus tard.

Tante Suzanne convoi 69 du 9 mars 44 gazée à l'arrivée.

Notre seule consolation, s'il peut y avoir une consolation, est de penser qu'ils n'ont pas eu le temps de souffrir trop longtemps

Je terminerai comme dans mon livre par cette pensée de Charles Peguy :

« LE TOMBEAU DES MORTS C'EST LE CŒUR DES VIVANTS »